

Présentation du livre de Michèle Dokhan
Grandeur et misère de la langue
De l'errance à l'aliénation : la banalité du mal.
Editions Amalthee

Je ne sais pas si je vais arriver à te poser une question chère Michèle mais tout d'abord merci pour ton livre ni trop long, ni trop court et qui reprend en effet ainsi que tu le dis des articles que tu as écrits parallèlement avec l'expérience de ta clinique et beaucoup d'exemples repris de la lecture de livres d'auteurs qui t'ont intéressée et interpellée.

Je voudrais donner envie de te lire car tu es une mine, et en ce sens les notes de bas de page sont un vrai plaisir (enfin moi j'aime beaucoup ça) toujours éclairantes pour un lecteur lacanien ou non.

C'est un livre de travail où tu ne le cèdes en rien. Auparavant il faut se faire un peu à ta langue justement très dense : je ne sais pas comment dire cela autrement mais tu serres la langue de près et sans doute ton travail ou tes études de juriste t'y ont engagée.

Dès le titre bien entendu on est appelé au voyage littéraire de Balzac à H. Arendt liés ensemble par la clinique du détour celui de la psychanalyse bien sûr (excusez moi du peu) comme si tu voulais montrer en creux, après tout c'est le lieu de l'objet a, ce mouvement de la langue qui ne cesse de se retrouver après s'être pervertie entre les dents de ceux qu'elle a touché et qui ont compris comment se servir de sa richesse, en bien ou en mal. Mais entre la vie et la mort il y a la langue, avec la vie et la mort il y a la langue.

J'ai bien aimé que tu commences par la langue hébraïque qui était sans doute la langue dans laquelle Freud est né, « langue comme poste d'observation d'où l'on peut entendre ce qui est à l'œuvre » je te cite. Et ce qui est à l'œuvre c'est ce lien que tu convoques et que tu tisses entre le social et l'actualité, de Freud à Lacan pour marquer les deux piliers entre lesquels nous travaillons. Donc yiddish, allemand, hébreu, français... la langue : entre représentation et présentation, le mot et la chose annonces-tu.

Qu'entend du monde l'individu qui parle sa langue ? Entre la profondeur d'une pensée et l'assistant Google d'aujourd'hui ? Et tu nous entraines à ta suite dans le temps et chez des auteurs venus de l'Est comme Zamiatine que je ne connaissais pas mais dont le titre du livre « Nous autres » s'entend si bien pour poursuivre notre lecture... adressée...

Je ne vais pas citer tout ces auteurs, ta bibliographie et tes notes parlent d'elles-mêmes.

Tu nous exhortes à nous méfier tout au long de ton livre « de l'avènement d'un langage opératoire qui aboutirait à un homme simplifié adapté à un monde numérique expurgé des ambiguïtés propres au langage », tu nous resitues dans le temps logique de Lacan et je te remercie de l'exposition que tu en fais. Je retrouve dans ton livre les accents du séminaire de Lacan sur L'Ethique où entre mémoire et histoire il s'agit de l'art du bien dire. Et j'admire ton courage de t'avancer dans le « chiasme » entre Dit et Dire dans le malaise chez les tisserands des Belles Lettres entre l'Affaire Dreyfus et Charlie Hebdo. Enfin ton article sur l'enfant et ta discussion des articles de droit m'ont particulièrement intéressée. D'abord par l'exemple de cet enfant répondant à sa mère « qu'il constatait qu'il n'existait pas, qu'il n'était pas un être isolé, qu'il était un réseau » : des états de confusion par identification mimétique peuvent s'enclencher quand seule l'image fait référence dis-tu ; et puis tu m'as fait remonter un souvenir de petite enfance où je voulais parler en latin parce que ma grand mère priait en latin et que j'apprenais à lire dans son missel, en latin bien sûr.

Tu termines ton livre avec les signifiants qui insistent autour de Vichy et de ses suites que tu interrogues avec acuité. Alors la langue, courtisane dans sa grandeur et sa misère ?

Catherine Ferron